



**ISABELLE RICHARD**

*Pas seulement  
des visages*

ROMAN | LOUBATIÈRES

*Cet ouvrage a été publié avec le concours  
du Centre régional des lettres de la Région Midi-Pyrénées*

ISBN 978-2-86266-584-9

© Nouvelles Éditions Loubatières, 2009  
10 bis, boulevard de l'Europe – BP 27  
31122 Portet-sur-Garonne Cedex  
[www.loubatieres.fr](http://www.loubatieres.fr)

Photographie de couverture de Daniel Schwen – Wikimedia Commons

**ISABELLE RICHARD**

*Pas seulement  
des visages*

ROMAN | LOUBATIÈRES

Aux femmes qui souffrent  
et aux hommes qui les aiment,

Au Mexique, « seul pays au monde  
instinctivement surréaliste »  
selon André Breton,

Aux anges gardiens, le mien  
et tous les autres,

À mes parents et à mes hommes.

« Si tu veux faire rigoler Dieu,  
parle-lui de tes projets. »

PROVERBE MEXICAIN.



## SI PRÈS DES ÉTATS-UNIS, SI LOIN DE DIEU.

*Ciudad Juárez, vendredi.*

*23 heures 30, dans un bar du centre-ville, le Rancho 3.*

Affalée dans le velours élimé d'un canapé vert de gris, Guadalupe sentait le sommeil s'approcher dangereusement. Une heure déjà qu'elle avait terminé son numéro de strip-tease et qu'elle gisait là, à se demander si son cousin viendrait la chercher ou si elle serait obligée de traverser le terrain vague d'Hidalgo pour rentrer chez elle. Le lendemain, elle devait se lever tôt. Elle commençait à six heures à la chaîne d'assemblage et elle avait vraiment sommeil. Si elle s'endormait, le patron essaierait d'abuser d'elle. Il essayait toujours. Surtout depuis que les crimes se multipliaient et retardaient sans cesse le moment où celles qui sortaient sans cavalier quittaient l'endroit.

Sur l'estrade, les trois jeunes femmes suivaient distraitement le rythme de la musique. Elles s'enroulaient et se déroulaient avec ennui autour de la barre, leurs chairs molles débordant d'une tunique en satin rouge. Quelques minutes encore et elles enlèveraient le bout de tissu qui couvrait leur corps usé avant de tenter leur chance auprès des clients. En contrebas de deux marches, la pénombre masquait les ébats

d'une dizaine d'habitues. Partout, la fumée des cigarettes mal éteintes montait des canettes de bière agglutinées sur les tables. Derrière le comptoir, un homme aux cheveux luisants frottait vaguement de crasseux verres à tequila. Coincé entre la photo d'une Marilyn en noir et blanc et deux bouteilles de mauvais whisky, un Christ de douleur scintillait de tous les ors de sa guirlande. Au fond de la salle, un rai de lumière blafard s'échappait de la porte entrouverte.

Guadalupe aurait aimé ne plus venir danser trois soirs par semaine, contrainte à une vigilance de tous les instants pour ne pas se faire culbuter entre deux gorgées d'alcool. Jusqu'aux policiers qui s'arrêtaient là pendant leur tournée pour se faire offrir un verre ou plus. La veille, un gros qu'elle ne connaissait pas l'avait regardée d'une drôle de façon. Il fallait qu'elle quitte Ciudad Juárez. Elle le savait. La ville était devenue trop dangereuse. En quelques mois, des dizaines de femmes ou de filles avaient disparu. Des corps atrocement mutilés avaient été retrouvés dans le désert près d'El Coyote. Une avait l'âge de sa Lupita. « Encore une enfant que sa pauvre mère n'aura pas assez de toute une vie pour pleurer. » Lupita. Sa Lupita. Quatorze ans déjà qu'elle la voyait grandir. Depuis que son père était parti un matin vers le nord, de l'autre côté du Rio<sup>1</sup>, elle se démenait pour l'élever du mieux qu'elle pouvait. Elle était sa fierté, son rayon de soleil.

« Si près des États-Unis, si loin de Dieu » disait-on. Elle devait la sortir de cet enfer, l'amener loin de cette fange. Encore deux ans et elle aurait fini le lycée. Après... Guadalupe

---

1. Le fleuve qui sert de frontière naturelle entre le Mexique et les États-Unis. Du côté des États-Unis, on l'appelle le Rio Grande, le Grand Fleuve. Du côté mexicain, le Rio Bravo, la Rivière Sauvage.

pe travaillait là pour lui payer ses études. La maquiladora<sup>2</sup>, c'était pour le quotidien, pour survivre. Ce qu'elle faisait ici, c'était pour plus tard, pour bientôt. Du rêve à moyen terme. Chaque mardi après-midi, elle portait à la banque la poignée de dollars gagnée grâce à ses poses suggestives. Sa poitrine pouvait bien tomber un peu, ses bourrelets s'épaissir, elle s'en moquait. Même si elle avait beaucoup changé depuis l'époque où elle faisait encore des projets avec celui qui devait partager sa vie, elle n'était pas si mal pour ses trente ans. Elle devait cependant se dépêcher, les choses s'accéléraient. Son corps vieillissait trop vite pour qu'elle puisse encore longtemps se déshabiller contre de l'argent tout en refusant de se donner aux clients. Dans très peu de temps, de plus jeunes prendraient sa place et le désespoir les pousserait à moins de vertu. Or, il lui fallait cet argent. Elle devait prier la vierge de Guadalupe, sa sainte patronne. Celle de son pays, aussi. Elle ne lui avait pas rendu visite depuis plusieurs jours.

Et son cousin qui n'était toujours pas là. Encore à traîner avec ses copains ou à bécoter sa fiancée. Il en avait de la chance, celui-là. Elle lui en aurait presque voulu. Un travail assez bien payé dans un garage pas trop éloigné du centre-ville, un patron à peu près correct et une fiancée. Que demander de plus? Naître homme, sans aucun doute.

Ce n'était pas comme elle qui était obligée six jours sur sept de se rendre à la maquiladora assembler pendant des heures des pièces tellement petites qu'elle s'abîmait les yeux,

---

2. Une usine d'assemblage, sous-traitante de multinationale. Depuis la signature des Accords de Libre Échange Nord-Américain (ALENA) le 12 août 1992, ces usines se sont installées en grappe à la frontière du Mexique et des États-Unis. Là, elles bénéficient d'un régime fiscal particulier pour l'exportation. Les coûts de fabrication peuvent être jusqu'à dix fois moins élevés qu'aux États-Unis.

obligée tous les mois de s'humilier devant le responsable du personnel en lui montrant sa serviette hygiénique usagée prouvant qu'elle n'était pas enceinte et qu'elle pouvait donc continuer à travailler, obligée aussi de s'interdire de boire dès le soir car, une fois à son poste, elle ne pourrait pas s'absenter pour aller aux toilettes. Obligée enfin, si elle voulait toucher sa paie hebdomadaire, ses deux cents pesos de sueur auxquels elle ajoutait une dizaine d'heures supplémentaires, de remercier pour tout ça.

Rentrer ensuite dans une mesure au toit de tôle sans électricité lui importait peu. Elle avait l'eau courante, ce n'était déjà pas si mal. Les telenovelas, elle les voyait chez son amie Bianca, au bout de la rue. Elle, elle avait l'électricité mais pas l'eau. À croire que dans ce quartier, on ne pouvait pas avoir les deux. Juste le même malheur qui rapprochait les gens, c'était tout.

Pour les prochaines municipales, les politiques locaux avaient promis de raccorder les maisons au réseau d'eau de la ville, à celui d'électricité aussi. Ils avaient même parlé d'éclairer les ruelles et de paver la rue principale. À l'usine, elles trouvaient toutes que ça faisait beaucoup d'engagements, d'autant plus qu'ils avaient dit exactement la même chose trois ans plus tôt, avant de se faire élire.

Depuis, les filles avaient commencé à disparaître. Les pauvres comme Guadalupe vivaient dans la peur. Ouvrières, sans emploi ou lycéennes, toutes redoutaient le moment où elles auraient à faire le trajet entre leur quartier et l'école, leur quartier et leur travail. Tôt le matin ou, au contraire, à la nuit tombée, nombreuses étaient celles qui marchaient au milieu de la rue. Les mères de famille s'arrangeaient entre

elles pour que leurs filles partent et rentrent de l'école accompagnées d'un adulte ou bien en groupe. Mais ce n'était pas toujours possible. « Jamais seule à la maison » pouvait-on lire de plus en plus souvent sur les portes.

D'ici que ça ait changé, Guadalupe aurait quitté la ville avec sa Lupita. Elles seraient loin, toutes les deux. L'endroit exact où elles vivraient importait peu. Elles seraient passées de l'autre côté de la frontière, voilà ce qui était essentiel. La petite, devenue une belle jeune femme au visage heureux, ferait des études d'infirmière ou d'institutrice. Tous les matins, elle prendrait le bus devant la maison, une petite maison bien propre avec la télé posée sur la table et la photo de ses grands-parents enserrée dans un cadre brillant. En rentrant de l'école, des paillettes plein les yeux, elle raconterait sa journée avec ses nouvelles amies. Elle apprendrait facilement, aimerait les cours et ses professeurs. Elle n'aurait aucun secret pour sa mère, lui parlerait de tout, même de ses premiers émois.

Guadalupe, elle, ferait des ménages chez des gens gentils qui la paieraient bien. Elle garderait aussi leurs deux enfants, un garçon et une fille. Elle adorait sa Lupita mais elle aurait tellement aimé avoir un garçon. Elle aurait eu moins peur. Un garçon travailleur et honnête qui se serait occupé de sa mère. Un garçon comme celui du feuilleton. Elle n'aurait plus d'enfant à elle, elle le savait. Depuis qu'une curandera<sup>3</sup> lui avait fouillé le ventre avec ses aiguilles, elle ne serait plus enceinte. C'était mieux ainsi. Trop de bébés mal formés naissaient chez celles qui travaillaient dans les maquiladoras. Rien que de penser à l'énorme tête du tout petit garçon de Manuela, elle avait des frissons.

---

3. Une guérisseuse.

Minuit approchait. Les yeux de Guadalupe résistaient de plus en plus mal à la fatigue. Si seulement elle était restée à Guadalajara. Après tout, elle n'était pas si mal dans la rue à vendre ses tortillas au fromage ou à la viande. Elle les faisait frire sur son petit réchaud, toujours sur le même trottoir, à l'angle de la place de la cathédrale et de Ramon Corona. Seulement, lorsqu'un homme à l'accent du Nord lui avait parlé de tout l'argent qu'elle gagnerait à l'usine, là-bas à la frontière des gringos, elle n'avait pas hésité. À quatorze ans, elle était partie, laissant ses parents et deux petites sœurs. Elle ne les avait jamais revus.

– Et alors, cousine, tu t'endors ? Allez, viens. Je te ramène. Demain est un autre jour.

De l'autre côté du comptoir, Angel étouffa un juron. Il s'était si souvent imaginé se faufilant entre les tables, posant sa main sur les cuisses de cette Guadalupe qui lui plaisait tellement. Or là, elle se levait et souriait à celui qui venait la chercher une fois encore. Il fallait absolument qu'il se montre plus rapide que ce satané chevalier servant. Sinon, il serait obligé de changer de fille. Mais pour qui elle se prend, celle-là ? Elle bouge pour lui, après tout. Le patron de ce bar, c'est lui. Il peut oublier de la payer, s'il veut. Qu'elle se méfie, la petite. Là, devant tout le monde, elle fait la timide, celle qui supporte pas qu'il s'approche. Pourtant, cette nuit, quand il a fixé le plafond de sa chambre en clignant des yeux sept fois de suite, selon ses habitudes, elle s'est abandonnée dans ses bras, comme les autres. Oui, c'est ça, elle est pas différente des autres. Pourquoi ce cinéma ? À quoi joue-t-elle, cette petite p... C'est bien la peine de se coiffer comme il aime. Ses longs cheveux noirs bien lisses

séparés par une raie au milieu. Surtout, pas de frange, pas de cheveux sur le devant. Cheveux décolorés, franges et grosses poitrines lui rappellent trop sa mère. Quand il y pense, il a envie de vomir. Pourtant, ça fait longtemps qu'il n'est plus un enfant. Cette impression horrible d'étouffer entre deux ballons un peu trop gonflés lorsqu'elle le prenait sur ses genoux. La honte qui l'envahissait quand elle se mettait à rire à gorge déployée et que ses énormes seins tressautaient à travers ses combinaisons brillantes est toujours là, dans un coin de sa mémoire.

Chaque mois, il lui achetait sa teinture pour les cheveux. La même marque. Pendant des années et des années. Toujours blonde. Il l'aidait à se l'appliquer, puis il frottait sur sa peau un coton imbibé de dissolvant pour que disparaissent les taches qu'elle se faisait dans le cou. L'enfance, c'est long. Très long. Des jours, des semaines, des saisons sans rien faire d'autre qu'attendre le lendemain. L'école, les autres enfants, des copains même, peut-être, auraient pu lui changer les idées. Mais il n'allait à l'école que de temps en temps. La mère l'y envoyait uniquement quand elle recevait des visites d'hommes toujours nouveaux et de plus en plus vieux. Ces jours-là, après les cours, il ne pouvait pas rentrer de suite dans la maison. Il le savait. Il devait attendre dehors jusqu'à ce que la porte s'ouvre et qu'une main inconnue lui tapote la tête.

Dans la pièce, la mère était tournée vers l'entrée. Il la revoyait qui lui faisait face. Avachie sur son fauteuil vert au velours élimé, les yeux mi-clos, elle regardait monter les volutes de sa cigarette. Un peu de rouge à lèvres avait coulé à la commissure de ses lèvres. Des chairs molles et blanches débordaient de son peignoir trop serré à la taille. Hypnoti-

sé par ce qu'il apercevait de ce corps dégoulinant, il longea les murs la tête sur le côté et avançait lentement jusqu'à la fenêtre. Il faisait glisser une des deux chaises à sa portée, montait dessus et ouvrait en grand le battant qui fonctionnait encore. Là, juché à quatre-vingts centimètres du sol, les avants bras croisés en appui sur le rebord, il respirait à plein poumons ce mélange de poussière, de pots d'échappement et de friture avec lequel il avait grandi. Dans son dos, elle n'avait pas bougé d'un pouce. Il le savait. Comme il savait qu'elle soufflait la fumée en longues spirales blanchâtres et que, la tête renversée sur le dossier du fauteuil, elle ignorait les deux pans de la robe de chambre qui s'écartaient.

Il aimait tant écouter le brouhaha de la rue. C'était le matin qu'il préférait, quand le son métallique de la clochette de la marchande de bananes frites volait jusqu'à lui. Quelques instants de bonheur où il entendait la jeune fille mais ne la voyait pas encore. Un vieil homme la précédait toujours, passant en premier l'angle d'Isabel la Catolica et de Nezahualcoyoti. Il tirait un improbable brancard, un ou deux régimes de bananes accroché au toit. La fille suivait. Le vieux, la charrette, la fille. Le vieux, la charrette, la fille. Angel se répétait souvent l'ordre d'apparition, comme un film. Au fil des années, le vieux s'était courbé, la fille s'était épaissie mais l'ordre était resté le même.

L'hiver, le vieux tendait dans son dos une bâche bleue pour la protéger au mieux des coups de vent. Combien de fois Angel avait-il pesté contre ce plastic qui l'obligeait à se concentrer doublement pour deviner formes et gestes. Il plissait les yeux à en avoir mal à la tête. À une vingtaine de reprises dans la journée, elle détachait une banane, la pelait et la plongeait dans l'huile bouillante avant de la récupérer

quelques instants plus tard à l'aide d'une écumoire. Elle se penchait alors pour récupérer le fruit, le posait sur une feuille et, de sa main droite tendue, prenait l'argent des clients. Elle était gauchère, comme lui. Une lourde tresse pendait entre ses omoplates. Les heures passaient et elle se tenait moins droite, ses épaules se voûtaient même un peu. Parfois, elle s'asseyait sur une caisse sortie de sous la charrette et son corps dessinait une bosse bleue.

Des semaines d'observation avaient appris à Angel qu'elle aimait les gouttes chaudes de la saison des pluies. En fin d'après-midi, les dix ou vingt minutes que durait l'averse, elle couvrait son huile de friture d'un enjoliveur, enfilait un poncho noir luisant, posait sur sa tête un chapeau tout aussi luisant à larges bords puis, elle ouvrait ses bras en croix, les paumes vers le ciel. Quand il était vraiment chanceux, elle esquissait quelques pas de danse.

À la nuit tombée, la magie prenait fin. Le vieil homme venait chercher la fille et le coin de la rue redevenait triste. Angel fermait la fenêtre. Il se retournait lentement. La mère lui tendait son mégot. À peine incandescent ou complètement éteint mais toujours collé à ses gros doigts jaunis. Lui descendait prudemment et s'approchait du fauteuil. En ces temps-là, les nuits à venir s'annonçaient bien. Il voyait un ange. Ses longs cheveux noirs dénoués flottaient dans le ciel.

Là, Guadalupe venait de le quitter au bras d'un autre. Il ne rêverait pas d'elle, il le savait. Son chevalier servant ferait encore écran. À cause de lui, un frère ou un cousin peut-être, Angel n'était pas loin de préférer les jours où sa danseuse favorite ne venait pas travailler. La nuit qui suivait, elle

apparaissait plus facilement. Il suffisait qu'il s'allonge sur son lit, au milieu des coussins rouges assortis à la couverture jetée sur les draps et qu'il fixe le plafond. Elle venait pour lui seul. Il posait doucement la tête à côté du nouvel oreiller, pas dessus, ça l'aurait l'abîmé et caressait le velours-éponge du plat de la main droite avant de tapoter les angles. Une face après l'autre pour respecter l'équilibre. Les yeux clos, il se perdait en quelques secondes à peine.

Le sourire de Maria, les mains de Mercedes et les yeux d'Ester Luna apparaissaient alors dans un défilé désordonné. La peau ambrée de Veronica se mêlait à l'odeur salée de la belle Neyra. Angel pouvait flotter de l'une à l'autre pendant des heures sans parvenir à démêler l'écheveau. Même s'il était inquiet car, une fois dans cet état-là, il n'était plus sur ses gardes. Quelqu'un pouvait profiter de sa faiblesse, entrer et lui faire du mal.

Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était partir des cheveux, toujours longs, bruns et raides et imaginer la fille qui allait avec : le visage, le buste orné de deux petits seins bien fermes et, enfin, les membres. Il n'attachait pas une grande importance aux jambes. Plutôt longues et élancées ou trapues et un peu grasses, il s'en moquait. Il les regardait à peine. Le plus important pour lui, c'était les cheveux. Si importants qu'ils pouvaient même lui faire oublier une poitrine un peu tombante, comme c'était le cas pour la dernière danseuse qu'il avait embauchée, Guadalupe Maria Moros. Elle n'était plus toute jeune, avait certainement déjà allaité, mais ces cheveux étaient si beaux.

Angel ne bougeait plus. Une minute à se concentrer. Deux peut-être puis, elle apparaissait d'un seul coup. Vêtue d'une

longue tunique blanche à la manière des Lacandons<sup>4</sup> du Chiapas, elle rayonnait dans une grande maison au milieu du désert, une hacienda ouverte autour d'un patio. Ses longs cheveux bruns attrapaient les rayons du soleil. Ses pieds frôlaient les carreaux de terre. Au dehors, excepté quelques arbres cactus, il n'y avait rien. Juste du sable à perte de vue et cette lumière tellement chaude qu'elle tremblait au-dessus des dunes blanches.

Parfois, ce qu'il voyait lui plaisait moins. Au centre d'une cour bordée d'arcades, des dizaines de poissons grisâtres croupissaient dans un bassin rond. Morts. Leur ventre bombé émergeait de l'eau verte comme autant de bulles nauséabondes. Il savait qu'il lui était arrivé de crier. Il ne devait pas faire de bruit, surtout pas. C'était trop dangereux. Quelqu'un pouvait l'entendre. Il ne voulait pas qu'on entre chez lui. Hormis les filles, bien entendu. Elles, c'était différent.

– Et alors, mes jolies, on s'ennuie sur l'étagère? Me reprochez rien. C'est pas ma faute, j'ai beaucoup travaillé, ces derniers jours. Je vous ai trouvé une nouvelle amie. Elle arrivera bientôt. Vous verrez, elle vous plaira.

Il glissa la main sous le lit et attrapa la boîte à gâteaux qui lui servait de rangement. Des années plus tôt, sa mère y enfermait déjà deux bouteilles de tequila côte à côte. Il n'avait jamais compris pourquoi elle les mettait sous le lit. Elle savait qu'il s'en servait de pleines rasades. Il ne s'en cachait pas. Pourquoi ceci, pourquoi cela, tout ça n'avait plus

---

4. Tribu indienne descendant des Mayas et comptant environ 500 âmes vivant dans la jungle et la forêt tropicale du Chiapas, État du Sud du Mexique, sur la côte Pacifique, à la frontière du Belize et du Guatemala. Aujourd'hui l'État le plus pauvre du pays.

d'importance, maintenant. Cette boîte, il en faisait un tout autre usage, voilà ce qui était essentiel. Un usage adapté à ce qu'il était, lui, le nouveau propriétaire. Une fois qu'il l'eut précautionneusement déposée sur le couvre-lit, Angel l'embrassa de ses yeux humides. Quel bonheur de la retrouver ! Malgré le temps qui s'écoulait et l'incendie auquel elle avait échappé, malgré l'humidité des mois de printemps, elle était intacte. Aucune déformation. Le fer ne rouillait pas non plus. Elle était protégée. Les ongles gris soulevèrent le couvercle.

Angel ne se lassait pas de contempler son œuvre. Ce rangement, cette organisation savante d'un nécessaire de coiffure était sans aucun doute la marque d'un esprit génial. Le résultat était parfait. Chacun des ustensiles s'intégrait exactement dans l'espace laissé par les autres. Deux peignes, un à fines dents et un plus grossier à cinq fourches constituaient le premier niveau, celui du dessus. En dessous, trois brosses de différentes tailles, à poil dur, médium ou doux, du sanglier au simple plastic. Sur les côtés, enfermés dans des poches transparentes, des élastiques, des barrettes de divers formats et des pinces. Encore en dessous, au troisième rang, des serre-têtes recouverts de mousse ou de tissus, une quinzaine de bandeaux imbriqués les uns dans les autres. Enfin, tout au fond, un miroir en bois incrusté de morceaux de faïence aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Une larme roula sur ses joues quand il se saisit de la brosse rose. En ce moment béni où il redécouvrait ses objets et en choisissait un parmi les autres, il se voyait artiste, un artiste qui se saisissait du pinceau le plus adapté à l'instant. Sa main gauche s'approcha des poupées à quelques centimètres à peine, avança encore, hésita, se ravisa une fois de plus et

revint en arrière avant de se décider enfin. « Cette fois, je m'occupe de Magdalena. Ne soyez pas jalouses, les autres, votre tour viendra. » La brosse glissait sur la longue chevelure, lentement mais fermement. Les poils doux lissaient et étiraient dans un chuchotement régulier. Un léger sourire sur ses lèvres minces, il ferma les yeux. Entre ses doigts, la poupée de vinyle éditée à des milliers d'exemplaires et vendue dans quelques magasins spécialisés de l'autre côté de la frontière prenait vie.

Avant de se retrouver alignées sur l'étagère, elles avaient toutes suivi le même parcours, subi le même rituel. Angel s'était fixé une ligne de conduite bien des années plus tôt et, pas une seule fois il n'avait dévié. Pour la figurine, il allait chez les gringos, à Albuquerque. Il partait un matin d'un jour impair, lundi, mercredi ou vendredi et rentrait le soir même. Une fois son achat effectué, il déjeunait au self du troisième feu à la sortie de la ville d'un double hamburger et d'un café puis, il reprenait la route jusqu'à Las Cruces, la dernière aire de l'autoroute 10 précisément. Là, il débarrassait la poupée de ses accessoires, jetant à la poubelle des toilettes chaussures, foulard, sac à main ou chapeau avant de repartir et de passer la frontière. Arrivé chez lui, il tournait le verrou, vérifiait que les épais rideaux bordeaux étaient bien tirés et allumait la lumière avant de s'installer à sa table de travail. La deuxième partie des opérations pouvait commencer. Lui, le génial Angel allait leur montrer de quoi il était capable. Avec maintes précautions, il déshabillait sa dame et réservait les vêtements. Il les glisserait plus tard dans un coussin de velours rouge. À ce moment-là, sa tension montait. Il transpirait toujours beaucoup. C'était maintenant qu'il fallait faire le plus attention. La concentration le poussait à froncer les yeux. Armé d'un petit scalpel dérobé

dans un magasin pour apprentis scientifiques, il commençait à décoller soigneusement la perruque de nylon, avançant millimètre par millimètre pour ne pas blesser le crâne de la malheureuse.

Enfin, lorsqu'il avait devant lui une tête entièrement chauve, Angel se saisissait des véritables cheveux qu'il gardait en réserve et commençait à les coudre, une fine mèche de vingt-huit centimètres après l'autre. Depuis qu'il avait mis au point sa grande œuvre, il stockait les cheveux noirs et lisses. Pour cela, il choisissait régulièrement une fille dans le seul but de lui couper les cheveux.

Au fil des ans, il en avait choisi vingt-neuf. Vingt-neuf jeunes filles qui, grâce à lui, avaient la chance de ne pas vieillir, la chance de ne pas voir leurs chairs ramollies devenir encore plus flasques. Son talent à lui évitait à ces pauvres femmes de tomber encore plus bas qu'elles n'étaient. Francesca, Veronica, Neyra, Maria, Ester Luna, Griselda... il les avait toutes sauvées d'une existence misérable. Elles et les autres. Comme il avait le goût du travail bien fait et une haute opinion de sa personne, il avait pris le temps de leur expliquer le pourquoi et le comment de sa mission. Plusieurs jours durant, il leur avait dit qu'elles étaient chanceuses, qu'il les aimait, qu'elles étaient belles mais que ça ne durerait pas... Jusqu'au matin où, les regardant pleurnicher, il se rendait compte que les ingrates ne comprenaient rien. En dépit de tous ses efforts, de ses attentions, de ses mots doux. Les choses n'étaient pas comme il pensait. Ce qu'elles voulaient, c'était lui fausser compagnie. Toutes. Comment avait-il pu ne pas le voir ? Sous ses yeux, elles se débattaient, essayaient d'enlever leur bâillon, bougeant la tête avec autant de violence que le leur permettaient les cordes qui les retenaient

prisonnières. La fille qui lui faisait face l'avait trahi. Toutes ces heures passées à ses côtés, à la regarder fixement sans bouger pour mieux s'imprégner d'elle, à lui parler à voix basse en lui caressant la nuque. Ce temps perdu à lui murmurer à l'oreille qu'elle était là pour son bien.

– Mais c'est pas possible, ça! Tu m'as pas écouté. Je viens ici dès que je peux alors que je suis fatigué, que j'ai bossé depuis ce matin et que je serais bien mieux au lit. Je m'assois sur une chaise pour être à ton niveau, que t'aies pas à lever la tête. Tu vois que je prends soin de toi, quand même! Parce que, le mal au cou, c'est drôlement douloureux, je le sais, moi. Et à quoi ça sert, hein? Je te le demande, à rien. T'as qu'une idée, partir. Partir vers ta vie de merde, ton boulot mal payé où on te tripote et te tripotera tant que tu seras pas trop vieille. Remarque, peut-être que t'aimes ça, ton mari violent qui supporte pas que tu travailles alors que lui reste à la maison, tes gosses en mauvaise santé et sans avenir. Tu rejoindras tout ça puis, tu me dénonceras. Je le sais, tu parleras de moi comme d'un malade, un pauvre type. On m'empêchera de m'occuper d'elles, de les coiffer, on me prendra ma boîte où je range mes outils. On m'enfermera avec des fous. Des fous! Je suis pas fou, moi. Je leur montrerai. À tous. Non! T'es pas mieux que les autres, pas mieux qu'elle que j'ai dû supporter pendant ces longues années. Heureusement, après, elle a disparu. Faut dire, je l'ai un peu aidée. J'y serais encore, sinon, obligé de la soigner et de regarder par la fenêtre pour plus la voir. Parce que, l'oublier, je pouvais pas. Personne pouvait. Partir en la laissant, j'aurais pas pu non plus. Elle avait besoin de moi, tu comprends. Sans moi, elle s'en sortait pas. Moi, j'étais fort, c'est pas pareil. Pas comme elle, je veux dire. Je l'ai aidée. Elle était fragile, la pauvre. Elle avait besoin de respirer l'air frais de

dehors. Dedans, elle s'étouffait. Les docteurs l'avaient dit. « Il vous faut l'air, madame. Que du bien, ça peut vous faire. Votre petit, là, il a l'air bien mignon. Il vous ouvrira la fenêtre quand il faudra. Hein, petit... » Ouais, c'est ça. « Il vous ouvrira la fenêtre quand il faudra... » qu'il disait. Un jour que j'étais allé acheter cette fichue teinture blonde à l'épicerie, elle s'est coincée, la fenêtre. Quand je suis sorti, la bouteille de tequila s'est un peu renversée sur le carrelage. Les yeux fermés, la tête au plafond, elle continuait à tirer sur le mégot. Il faisait froid. Elle avait toujours froid. J'ai allumé le four pour réchauffer un peu et puis, je suis parti. J'en ai profité pour aller au parc, j'y allais jamais. Une fois là-bas, j'ai entendu une énorme explosion. J'ai pas couru, ça servait à rien. Je savais. J'ai juste retrouvé la boîte en fer. Je m'en sers tout le temps. Elle serait contente de voir que je l'ai gardée. Elle avait horreur qu'on jette les vieilles choses. Depuis, j'ouvre jamais les fenêtres, on sait jamais. T'as vu, ici, il y en a pas. Aucun risque qu'elle se coince. C'est tout noir. Comme ça, on est tranquille. Personne viendra nous déranger. On reste tous les deux. Ensemble sous la piste de danse et les fesses des filles qui se trémoussent autour de leur barre. La seule clé de la trappe qu'ouvre ici, c'est moi qui l'ai. On est au calme. Oui, vraiment au calme...

Un peu de bave coulait sur son chandail sans manche, juste quelques gouttes qui se perdaient dans les bandes du motif en jacquard. Face à lui, la tête donnait des coups de plus en plus vifs au fur et à mesure que les longs doigts mous s'approchaient. Dans un mouvement de colère encore plus intense que les précédents, les mains serraient suffisamment fort pour briser la trachée. À l'entrejambe, le pantalon devenu trop petit lui faisait mal. Sans quitter des yeux le regard désormais fixe de la jeune femme, Angel s'agenouillait,

défaisait sa braguette et, dans un spasme, se répandait en elle. Alors, sa colère retombait.

Après, il se sentait bizarre. Comme s'il avait trop bu. Ce n'était pourtant pas ce qui expliquait son drôle d'état. Il le savait. C'était la faute de l'autre, celui qui se cachait à l'intérieur de lui. Il n'aimait pas quand il se réveillait. Il se sentait obligé de l'aider à arranger ses bêtises. Pour ça, il remettait comme il fallait les vêtements de la fille et redressait son corps. Ensuite, il lissait du plat de la main les longs cheveux et inclinait un peu la tête du côté gauche, comme si elle regardait vers l'escalier descendant de la trappe. - Là, c'est parfait. Maintenant, ma belle, je dois remonter. Repose-toi, je redescendrai plus tard.

À Ciudad Juárez, ville tentaculaire à la frontière nord du Mexique, des centaines de jeunes femmes disparaissent. Mondialisation, cartels de la drogue ou tueur en série, qui est responsable ? Si les faubourgs les plus pauvres s'enlisent dans la peur, la vie continue malgré la psychose. L'espoir d'une vie meilleure de l'autre côté, chez les gringos, amène ici quantité d'hommes et de femmes prêts à tout pour traverser clandestinement : se prostituer pour gagner l'argent des papiers, voler, tuer, mourir.

Oscar, ancien flic, vigile dans un bar de nuit, mène l'enquête aux côtés d'Eva, jeune américaine hantée par son passé. Entre fatalisme et rébellion, nombreuses sont celles qui tremblent pour leurs proches. Graciela, Guadalupe, Maria, Griselda, toutes invoquent leur sainte patronne, la Vierge Noire de Guadalupe. Mais pour que cesse enfin cette descente aux Enfers, il faudra bien plus que l'intercession d'une madone.

*Isabelle Richard est guide-conférencière et historienne de l'art. Inspiré de faits réels, Pas seulement des visages est son deuxième roman. Son écriture nous plonge, dès les premières lignes, dans l'atmosphère glauque et poussiéreuse de cette ville-frontière.*

ISBN 978-2-86266-584-9



18€ 9 782862 665849

